

Le Sous-Préfet.—saluant. Général, j'ai l'honneur
(*A part.*) Ce sera le dernier !

Le Comte.—à *Gabrielle*. Je n'ai plus d'objection, ma
nièce, tu es libre ; mais, à ta place, j'y regarderais à deux fois
avant d'épouser une girouette comme Frédéric.

Gabrielle.—Raison de plus ; s'il allait tourner ! (*Elle tend
la main à Frédéric.*)

Frédéric.—Jamais !

Le Comte.—Et maintenant, mes enfants, savez-vous pour-
quoi vous vous êtes donné tant de mal pour être heureux ?
C'est parce que vous avez cherché

MIDI A QUATORZE HEURES.

PITRE-CHEVALIER ET CHARLES WALLUT.



LE ROUGE-GORGE.



VERS la fin du mois de novembre
1847, un homme, jeune encore,
sortant de l'un des ministères qui
peuplent le faubourg Saint-Germain,
volait plutôt qu'il ne courait vers
une maison de la rue Saint-Geor-
ges, gravissait quatre à quatre les
marches de l'escalier, et, arrivé au
cinquième étage, tirait fébrilement et de façon à le casser, le
cordon de la sonnette.

Il s'élança dans l'appartement, sauta en pleurant au cou
d'un vieillard, et, tombant à deux genoux devant une charman-
te jeune fille :

—Vous êtes à moi, Delphine ! sanglotta-t-il, je viens d'être
nommé sous-chef.

Un mois après, le mariage se célébra modestement à l'é-
glise de Notre-Dame-de-Lorette ; le jeune ménage s'installa
dans un petit appartement voisin de la rue Saint-Georges, et
pendant six semaines rien n'égalait son bonheur.

Après six semaines, la révolution de février arriva.

Le sous-chef, qui jamais n'avait songé que les commotions
politiques pussent agir sur son obscure destinée, fut destitué au
profit d'un marchand de papiers peints, mal dans ses affaires
et ami de tous les hommes influents du pouvoir de cette re-
maine-là.

Le pauvre destitué chercha à trouver de l'occupation dans
un bureau ou dans une maison de commerce ; mais les bu-
reaux se fermaient et les maisons de commerce renvoyaient
leurs commis. Il fallut que les jeunes époux se réfugiassent à
la campagne, sans autres ressources qu'une rente de douze
cent francs en cinq pour cent, qui formait la dot de Delphine.
Or, à cette époque, les cinq pour cent paraissaient une va-
leur fort hypothétique.

Le mari, dévoré par un sombre désespoir, ne tarda point à
tomber malade et à succomber dans les bras de sa femme.

Le père de Delphine vint habiter avec sa fille la petite mai-
son de campagne. Il entoura de soins la jeune veuve ; l'in-
quiétude ne tarda point à le rendre encore plus tendre et plus
persévérant ; le symptôme d'une maladie de consomption
commença à se montrer vaguement chez sa fille.

Le cœur du malheureux père se brisait en la voyant tous
les jours devenir plus pâle et plus souffrante. A chaque ins-

tant il lui fallait détourner la tête pour cacher ses larmes.

L'œil de la pauvre enfant jetait un éclat étrange, la fièvre
colorait d'un pourpre sinistre les pommettes de ses joues pâles ;
souvent il la surprenait tournant ses regards vers le ciel, com-
me pour dire à celui qui l'attendait : A bientôt.

Rien ne l'intéressait plus sur la terre ; ni ses fleurs, naguère
tant aimées, ni le soleil qui jetait ses reflets étincelans sur les
tuiles rouges et vernies de la toiture, ni le murmure du vent,
qui agitaient si doucement le feuillage des arbres. Elle restait
là des heures entières, pensive, morne, immobile, sans lever les
yeux. Son père n'avait plus besoin de détourner la tête pour
cacher ses larmes ; elle ne les voyait plus couler.

Un incident, bien léger sans doute, vint pourtant les tirer de
cette sombre tristesse.

Ce fut un petit oiseau, presque sans plumes, qu'elle trouva
un matin, mourant, sur le sable d'une des allées du jardin.

Comment se trouvait-il là ? Était-il tombé du bec d'un oiseau
de proie ? Quelque impitoyable dénicheteur l'avait-il jeté par
dessus le mur ? Personne ne le sut jamais. Quoiqu'il en soit,
l'oiseau devint, dès ce moment, une occupation réelle et pres-
que une tendresse pour la malade.

Elle réchauffa l'oiselet, son père se mit en quête d'insectes
pour le nourrir, si bien qu'un mois après, non seulement l'oi-
seau abandonné se portait à merveille, mais était encore de-
venu un charmant rouge-gorge senelle qui volait en liberté
d'arbre en arbre dans le jardin, et qui accourait sur le doigt de
sa bienfaitrice dès que celle-ci l'appelait.

Le soir, il se blottissait dans le lit de Delphine et y dormait
jusqu'au jour ; le matin, il allait picorer dans le jardin ; mais
ses absences ne duraient jamais longtemps, et il revenait à cha-
que instant pour se montrer à sa maîtresse, l'agacer à coups
de bec et se jouer dans les longues grappes de ses cheveux.

L'automne et l'hiver s'écoulèrent, et le printemps arriva,
sans que rien n'altérât l'amitié de l'oiseau et de la jeune veu-
ve qui, toujours languissante, ne s'était pas moins rattachée à
la vie par le faible lien de cette tendresse d'un oiseau. A vingt-
deux ans, on a tant de peine à se résigner à la mort.

Quand au Vieux père, il bénissait le bon Dieu et il se lais-
sait de nouveau aller à l'espoir si longtemps perdu de ne point
voir sa fille succomber à la douleur.

Un soir que, réfugié dans le sein de Delphine, l'oiseau, com-
me un bouquet vivant, sortait à demi sa tête de pourpre du
corsage de la jeune femme, une voix pleine d'éclat, et que